

THE
QUEBEC
GAZETTE.

LA
GAZETTE
DE
QUEBEC.



THURSDAY, MAY 13, 1790.

JEUDI, le 13 Mai, 1790.

Monday last arrived here the ship *Eweretta*, from London, and brings Papers up to the 25th. of March, from which the following Intelligence is extracted.

Lundi dernier arriva le Navire *Eweretta*, de Londres, qui apporta des Gazettes jusqu'au 25 Mars, d'où nous avons extrait les avis suivants.

LONDON.

HOUSE OF COMMONS, MARCH 8.

GOVERNMENT OF CANADA.

MR. FOX, before an adjournment of the House, wished to ask the Gentlemen of Administration what he conceived to be a very proper and important question. He called to the recollection of those who heard him, that, before the last prorogation of Parliament; his Majesty's Ministers had pledged themselves to submit to the consideration of the House, the ensuing Session, a legal system for the better government of Canada, and for granting certain powers to the Governor of Quebec; that as yet there was no appearance of their intentions to fulfil their promise; he wished to be informed whether or not they were determined to enter upon the discussion during the present Session of Parliament?

Mr. Secretary GRENVILLE observed, that since his acceptance of the office which he now enjoyed, no time had been lost in preparing to satisfy the House on the subject; that a plan had been transmitted to Quebec for the consideration of those more materially concerned; that by the delay of a month longer than the usual time allotted for the arrival of the packet, which he supposed would contain the answer that he wanted, and without which he could not demand the attention of the House, the discussion had been impeded; that as soon, however, as he received the information requisite, he would bring forward the investigation of the business.

Mr. Fox declared himself dissatisfied with the answer of the Right Hon. Gentleman. He thought that those in power had been guilty of a shameful negligence. He condemned them for their supineness and inactivity during the recess. As not only those in Administration, but every Member in Parliament had, by their determination of last Session, pledged themselves to prosecute the business at an early period of the present Session; he apprehended that their Constituents, before any prorogation or dissolution of Parliament, should witness the sincerity of their professions, by an immediate enquiry. It was now March, and nothing had been done. He wished to know whether it was the intention of Administration to fulfil their engagements before a prorogation or dissolution of Parliament? He warned them not to appear two or three days before the expiration of the Session, and then advance as an apology for their mismanagement, that however sincere and laudable their intentions, they were not capable of submitting their new plan of Government to Parliament. The object was of the very first importance. It was a trifling excuse to say, that they were impeded by the non-arrival of a packet. They should, by the adoption of other measures, and by the employment of several packets in the service, have prepared against a disappointment. During the interval of the summer recess, they might have obtained every article of information. Hence their conduct was highly reprehensible. He implored them to mitigate their culpability so far, as either to bring forward an immediate consideration of the matter, or to disavow any such intention; and thus afford some other persons, more zealous for the interest of the empire, an opportunity to offer the House a plan, before the expiration of the present Parliament.

Mr. GRENVILLE, after the professions which he had stated, could not conceive how he should be charged with inactivity, or a want of zeal or sincerity. He must again declare, that since his advancement to the office, not a moment had been lost. As to the particular time when the subject would be discussed, he could not hazard an opinion, being incapable of commanding the elements for a more expeditious passage to the packets. He had not, as Secretary of State, pledged himself to bring forward the system at an early period of the present Session. For that profession he must refer the Right Hon. Gentleman to his predecessor in office, who might, perhaps, have pledged himself on the subject; he therefore flattered himself, that, consistent with his usual candour, he would not attribute any culpability to his conduct.

Mr. PITT defended the Right Hon. Secretary; affirmed that his conduct had been very meritorious; that it must certainly be in the recollection of every Gentleman, that he had not yet been long enough in office to be amenable for the promises of last Session; that therefore he was perfectly innocent of the imputations now advanced against him; and that in his opinion, if his Majesty's Ministers could assign sufficient reasons for postponing the investigation till even another Session, he could not conceive the justness of their condemnation. He regretted the warmth with which the Right Hon. Gentleman had delivered his sentiments.

Mr. Fox, with some vehemence, confessed himself dissatisfied with the equivocal answers which he had received. Transferring the blame from himself to a predecessor in office, was a futile mode of defence. Seven, nay, seven-and-twenty years had elapsed, without Canada receiving or adopting any regular system of Government; and as Parliament, during the last Session, had afforded much ardour to grant the relief requisite, he conjured his Majesty's Ministers to bring forward a plan before they sent back the Members to their Constituents.

The subject was then dropped; after which the House adjourned.

LONDRES,

CHAMBRE DES COMMUNES, 8 MARS.

GOVERNEMENT DU CANADA.

MR. FOX, avant l'ajournement de la Chambre, souhaila demander aux Membres de l'administration une question qui suivant lui étoit très convenable et importante. Il rapella au souvenir de ceux qui l'écouloit, qu'avant la dernière prorogation du Parlement, les ministres de sa Majesté, s'étoient engagés de soumettre à la considération de la Chambre, dans la Session suivante, un système légal pour le meilleur Gouvernement du Canada, et pour accorder certains pouvoirs au Gouverneur de Québec; qu'il n'y avoit pas encore apparence qu'ils eussent intention de remplir leurs promesses; qu'il souhailoit être informé, s'ils étoient ou n'étoient pas déterminés d'entrer en discussion de cet objet durant la présente Session du Parlement.

Mr. Le Secrétaire GRENVILLE observa, que depuis qu'il avoit accepté la charge dont il jouit maintenant, on s'étoit préparé sans perdre de temps, à satisfaire la Chambre sur ce sujet: que l'on avoit transmis à Québec un plan pour être pris en considération par ceux qui y étoient plus essentiellement intéressés; que le délai d'un mois de plus que le tems ordinairement alloué pour l'arrivée du paquet, qu'il supposoit devoir contenir la réponse dont il avoit besoin, et sans laquelle il ne pouvoit exiger l'attention de la Chambre, avoit empêché cette discussion; que néanmoins, dès qu'il recevoit l'information requise, il entamerait l'investigation de l'affaire en question.

Mr. Fox déclara qu'il n'étoit pas satisfait de la réponse du très honorable Gentilhomme, qu'il pensoit que les gens qui étoient en pouvoir étoient coupables d'une honteuse négligence. Il les accusa de nonchalance et d'inactivité durant l'absence ou séparation du Parlement. Il dit que non seulement les Membres de l'administration, mais aussi tous les Membres du Parlement, s'étant par leur détermination de la dernière Session engagés de poursuivre l'affaire au commencement de la présente, il pensoit que leurs constituans auroient été témoins de la sincérité de leurs professions, par une enquête immédiate, avant aucun prorogation ou dissolution du Parlement. Que c'étoit alors le mois de Mars, et rien de fait. Il désira savoir si l'administration avoit intention de remplir ses engagements avant la prorogation ou la dissolution du Parlement? Il les avertit de ne pas paroître deux ou trois jours avant l'expiration de la présente session, et de ne pas dire alors pour excuser leur mauvaise conduite, que quelques sincères et louables que fussent leurs intentions, ils ne pouvoit soumettre leur nouveau plan de Gouvernement au Parlement. Que cet objet étoit de la plus haute importance. Que c'étoit une excuse frivole de dire, que le retardement d'un paquet les avoit empêché; qu'ils devroient s'être précautionnés contre un pareil déceptionnement par d'autres mesures, et par l'emploi de plusieurs paquets. Que durant l'intervalle de la séparation (ou le réces) de l'été, ils auroient pu avoir obtenu toutes les informations nécessaires; que conséquemment ils étoient très répréhensibles. Il les supplia de mitiger leur culpabilité de manière à produire immédiatement la considération de cette affaire, ou désavouer toute intention semblable, et fournir par ce moyen occasion à quelqu'autre personne, plus zélée pour l'intérêt de l'Empire, de proposer à la Chambre un plan avant l'expiration du présent Parlement.

Mr. Grenville, après les professions qu'il avoit faites, ne pouvoit concevoir comment on pouvoit l'accuser d'inactivité, ou de manque de zèle ou de sincérité. Il dit qu'il devoit déclarer de rechef, que depuis qu'il étoit en office il n'avoit pas été perdu un seul moment. Quant au tems précis où le sujet en question seroit discuté, il ne pouvoit hazarder son opinion là dessus, ne pouvant commander aux Elémens de donner un plus prompt passage aux paquets. Il dit qu'il ne s'étoit pas engagé, comme secrétaire d'état de produire le système de bonne heure dans la présente Session. Qu'il referroit l'honorable Gentilhomme pour cette profession à son prédécesseur en office, qui peut-être s'étoit plégé sur ce sujet; qu'il se flattoit donc, que conséquemment avec sa candeur ordinaire, il n'attribueroit aucune culpabilité à sa conduite.

Mr. Pitt prit la défense de Mr. le Secrétaire; assura que sa conduite avoit été très méritoire; que certainement tous les Membres de la Chambre devoient se ressouvenir, qu'il n'avoit pas encore été assez longtems en office pour devoir répondre des promesses faites dans la dernière Session; que par conséquent il étoit parfaitement innocent des imputations maintenant avancées contre lui, et que suivant son opinion, si les Ministres de sa Majesté pouvoient donner des raisons suffisantes pour différer l'investigation, même jusqu'à une autre session, il ne pouvoit concevoir pourquoi on les blâmeroit. Il dit qu'il étoit fâché que l'honorable Gentilhomme eût exprimé ses sentimens avec tant de chaleur.

Mr. Fox, confessa avec quelque véhémence, qu'il n'étoit pas content des réponses équivoques qu'il avoit reçu. Que transférer le blâme de lui à son prédécesseur en office étoit pour Mr. le Secrétaire une manière futile de se défendre. Qu'il s'étoit écoulé sept ans, vingt sept ans même sans que le Canada eût reçu ou adopté un système régulier de Gouvernement; et que le Parlement ayant témoigné dans la dernière session désirer ardemment accorder la réforme requise, il conjuroit les ministres de sa Majesté de présenter un plan avant de renvoyer les Membres à leurs constituans.

La discussion de cet objet cessa alors, et la Chambre s'ajourna.

DEMOLITION OF MONASTERIES.

THE whole morning was engaged by this important question. Mr. De Rœderer took the lead in this momentous business; and in order more effectually to demonstrate the absurdity of those institutions, he distributed before he mounted the tribune, a small work, in which, after explaining the duties and functions of priests, he dismisses all the contemplative orders, reduces the number of the Clergy to eighteen bishops, seven hundred curates, and twelve thousand vicars.—To each bishop he assigns a pension from twenty to 30,000 livres at most; to the curates, from twelve to eighteen hundred livres and to vicars, from six to eight hundred: So that upon an average, the stipend of each bishop may be stated at 25 thousand livres, the curates at 1500, and the vicars at 700, amounting all together for bishops to the sum of 450,000 livres, the second to 1,050,000, and the last to 8,400,000, reducing the whole church establishment to about 9,850,000. If we add to this the expence of keeping up the churches, which Mr. Rœderer calculates at two millions one hundred and fifty thousand livres. According to this plan, the whole French nation will pay only twelve millions of livres for their religion. What an enormous reduction, — and what a glorious triumph over Bigotry and Superstition! — Mr. Rœderer was followed by

M. Chapelier, who proposed to confine the debate to the following articles,

1. Whether the religious corporation should be suppressed?
2. Whether all the Orders should be suppressed without exception.
3. What pensions should be allowed to those who preserve their habits.
4. What allowance should be given to those that abandoned the cloisters.
5. Should those Religious that were employed in the functions of the ministry, preserve the whole of the pension? — 6. Shall the unfrocked monks become capable of succession, donations and testamentary dispositions?

The Assembly having decreed that the Order of the day be entered upon.

M. Treillard then rose and moved that the subject should be comprized under three heads:—First, whether it was meant to suppress all the Religious Orders—And supposing the question to be decided in the affirmative, the second thing to be considered was, whether those Religious who chose to continue within the walls of their cloisters should be indulged with houses to dwell in; and lastly, what pension should be allowed to the one and to the other.

M. Treillard was followed by the Duke de la Rochefoucault, who observed that the first question had long since been discussed and decided by the public; and that it had even been pronounced upon by the National Assembly itself, when that August Diet had provisionally forbidden the making of vows, that if the Monkish institutions had once been conducive to the promotion of Agriculture and letters, they cannot be so at this day, and that surely they cannot set up such antiquated titles for their preservation now; that the monastic seminaries can be no longer useful for the purposes of education, because bodies which are not connected with civil Society necessarily instill into the minds of youth prejudices which must prove injurious in their progress through life, that the Monkish Orders were no longer useful in Agriculture, and that in every point of view the wisdom of the Assembly called for their suppression. That to question the power and right of the National Assembly to suppress them, would be nugatory, because every thing which concerns the regulations of civil Society comes clearly within their jurisdiction. M. de la Rochefoucault concluded an animated and argumentative speech, by giving it decidedly as his opinion, that all Monasteries should be suppressed without distinction or exception.

The Duke was answered by Mr. Gregoire, who declared that he thought it impolitic to suppress the Religious houses altogether, considering that the sacerdotal function even called for auxiliaries from the religious orders. He was of opinion that the young and vigorous ecclesiastics, should be selected for the purpose of assisting in the performance of the country duty. This opinion was interpreted rather too gayly by some wags, whose commentaries excited a general laugh throughout the Assembly; which obliged Mr. Gregoire briefly to conclude his oration, by pronouncing it as his opinion, that the religious orders were essentially necessary to agriculture, to the education of youth, and to the progress of letters.

M. Peythion, who replied to the last speaker could not approve any part of such a system. He accordingly reduced the question to two points, viz. First, Whether the Assembly had a right to suppress the Religious houses?—Second, whether it is wise to do so?—With regard to the first question, little doubt could be entertained of the right an assembly which was the depository of the sovereign power; and with regard to the suppression, concurred to demonstrate the necessity of it. Every thing, reason, liberty, population, agriculture, commerce, the very nature of the constitution called for it. M. Peythion observed that the prevalence of monkish institutions had chiefly wrought the degradation and dilapidation of the Spanish Monarchy: That in the last century, the Council of Castile had addressed a memorial to Phillip III. demonstrating to him that the multiplicity of cloisters had dammed up the sources of population: That it particularly concerns Society to shut out those whose profession forces them to a state of inaction: That the country does not stand in need of being enlivened by Monks: That the fathers of families who will be substituted in their place, will much more effectually fulfill that duty: That they are no more qualified for the education of youth than for enriching the soil. In a word, that the only possible good which could be derived from them was the proper application which the Assembly was about to make of their possessions for the good of the community.

M. Verguet, a Bernardine, wished to entertain the Assembly with the reading of an enormous folio, interlarded with passages culled from the Bible and the Holy Fathers.

He was answered by Mr. Delay, who contented himself with this laconic speech. Ought we to preserve the Religious Orders? No—because their institution is contrary to reason, and no sound motive can justify our doing it.

This mode of reasoning was considered as absolute heresy by Mr. de la Garde, the General of St. Lazare; and he combatted it with all his might, and compared the conduct of the National Assembly towards the monks with that of the People of Louisiana, who in order to gather the fruit of a tree, cut it at the root—as much as to say that in order to get possession of the property of the Religious Orders, the Assembly meant to exterminate the proprietors.

M. Barnave demonstrated, that the Religious Orders were useless in Society, because they were independant of it; that they were pernicious, because they do not perform the social offices; that they degraded the religion they professed to be the defenders of, because they contribute only to encrease the number of those that scandalized it; and that not being subject to

DEMOLITION DES MONASTÈRES.

TOUTE la matinée de ce jour fut employée à cette importante question. Mr. de Rœderer conduisit cette affaire essentielle; et afin de démontrer plus amplement l'absurdité de ces institutions, il distribua, avant de monter dans la tribune, un petit ouvrage, dans lequel, après avoir expliqué les devoirs et les fonctions des prêtres, il supprime tous les ordres contemplatifs, réduit le nombre du Clergé à dix-huit Evêques, sept cents curés et douze mille vicaires.—Il assigne à chaque Evêque une pension de vingt à trente mille livres au plus, à chaque curé douze à dix-huit cents livres, et à chaque vicairé six à huit cents. De sorte que sur une computation les appointemens de chaque Evêque pourront être évalués à 25,000 livres, ceux des Curés à 1500, et ceux des vicaires à 700—montant en total à la somme de 450,000 livres pour les Evêques, à 1,050,000 pour les Curés et 8,400,000 pour les vicaires, réduisant l'établissement total ecclésiastique à environ 9,850,000; si l'on ajoute à ceci les dépenses de l'entretien des églises, que Mr. Rœderer compute à 2,150,000 livres, il paroît suivant ce plan, que la nation Française ne paiera que douze millions de livres pour sa religion—Quelle énorme réduction. Quel glorieux triomphe sur la bigoterie et la superstition! Mr. de Rœderer fut suivi de

Mr. le Chapelier, qui proposa de restreindre les débats aux six articles suivans

1. Si les communautés religieuses seroient supprimées?
2. Si tous les ordres seroient supprimés sans exception?
3. Quelles pensions on alloueroit à ceux qui conserveroient l'habit de leur ordre?—4. Quelle allowance il faudroit accorder à ceux qui abandonneroient les cloîtres?—5. Les religieux employés dans les fonctions du Ministère doivent il préserver leurs pensions?—6. Les moines desfroqués deviendront-ils capables de succession, donations et dispositions testamentaires.

L'Assemblée ayant décrété que l'on procédoit à l'ordre du jour,

Mr. Treillard se leva, et agita, que ce sujet fut compris sous trois points: 1^o Si on avoit dessein de supprimer tous les ordres religieux? Et en supposant que cette question fut décidée à l'affirmatif, la seconde chose à considérer étoit, si on accorderoit aux religieux qui voudroient rester dans l'enceinte des murs de leurs cloîtres des maisons pour demeurer; et enfin quelle pension on alloueroit aux uns et aux autres.

M. Treillard fut suivi par le Duc de la Rochefoucault, qui observa, que la première question avoit depuis longtems été discutée et décidée par le public; que l'Assemblée Nationale avoit elle-même prononcé sur ce sujet, quand cette Auguste Sénat avoit provisionnellement défendu de faire de vœux; que si les institutions monacales avoient été autrefois favorables à la promotion de l'agriculture et des lettres, elle ne le peuvent plus être, et que certainement les moines ne peuvent pas à présent faire valoir ces anciens titres pour leur préservation; que les séminaires monastiques ne peuvent plus être utiles à l'éducation, parce que des corps qui ne sont pas connexés avec la société civile insistent naturellement dans les esprits de la jeunesse des préjugés qui lui sont inévitablement préjudiciables dans le cours de la vie; que les ordres monastiques n'étoient plus utiles à l'agriculture, et qu'à tous égards il étoit de la sagesse de l'Assemblée de les supprimer. Qu'il seroit ridicule de révoquer en doute le pouvoir et le droit de l'Assemblée Nationale pour les supprimer, parce que tout ce qui concerne la société civile est directement de son ressort, M. de la Rochefoucault conclut un discours animé et argumentatif en déclarant qu'il étoit décidément d'opinion que l'on devoit supprimer tous les monastères sans distinction ni exception.

M. Grégoire répondit au Duc, disant qu'il pensoit qu'il étoit impolitique de supprimer entièrement toutes les maisons religieuses, vu que les fonctions sacerdotales avoient toujours besoin d'aide de la part des ordres religieux. Qu'il étoit d'opinion que l'on devoit réserver les ecclésiastiques jeunes et vigoureux pour assister les curés de campagne. Cette opinion fut interprétée d'une manière un peu trop gaie par quelques plaisans, dont les commentaires excitèrent un éclat de rire général dans toute l'Assemblée, ce qui obligea M. Grégoire à conclure brièvement son discours en déclarant qu'il étoit d'opinion, que les ordres religieux étoient essentiellement nécessaires à l'agriculture, à l'éducation de la jeunesse et au progrès des sciences.

M. Peythion, qui répliqua à M. Grégoire, dit qu'il ne pouvoit approuver aucune partie d'un tel système. Il réduisit en conséquence la question à deux points, savoir, si l'Assemblée Nationale avoit le droit de supprimer les maisons religieuses? Secondement, s'il étoit à propos de le faire? Quant à la première question, on ne pouvoit guères douter du droit de l'Assemblée, qui étoit dépositaire du pouvoir souverain; et à l'égard de la suppression, tout concouroit à en démontrer la nécessité. La raison, la liberté, les intérêts du peuple, de l'agriculture et du commerce, la nature même de la constitution l'exigeoient. Mr. Peythion observa, que les institutions religieuses avoient causé la dégradation et la dilapidation de la monarchie Espagnole. Que dans le dernier siècle le conseil de Castille avoit adressé un mémoire à Philippe III démontrant que la multiplicité des cloîtres avoit tari la source de la population; qu'il importe particulièrement à la société de réprimer les ordres dont la profession les force à un état d'inaction; que le Pais n'a pas besoin d'être vivifié par des moines; que les peres de famille que l'on substituera à la place de ces fainéans, rempliront bien mieux ce devoir, qu'ils ne sont pas plus propres à l'éducation de la jeunesse qu'à la culture des terres. Enfin que le seul bien que l'on pouvoit possiblement tirer d'eux est l'application convenable que l'Assemblée alloit faire de leurs richesses pour le bien de la nation.

Mr. Verguet, qui est un Bernardin, voulut entretenir l'Assemblée de la lecture d'un énorme volume in-folio, entrelardé de passages tirés de la bible et des saints peres.

Mr. Delay lui fit cette réponse laconique: " Devons nous conserver les ordres religieux? Non.—parce que leur institution est contraire à la raison et au bon sens, et que nul motif raisonnable ne peut nous justifier de le faire."

Mr. de la Garde, Général de St. Lazare, considéra cette manière de raisonner comme une hérésie décidée, (suivant l'ancienne et louable coutume de ces gens, qui ont toujours traité d'hérétiques tous ceux qui se font tant soit peu opposés à leurs intérêts) il la combatit de toutes ses forces et compara la conduite de l'Assemblée Nationale envers la moineaille à celle du peuple de la Louisiane, qui pour cueillir le fruit, coupe l'arbre à la racine.—c'est-à-dire qu'afin de s'emparer des biens des ordres religieux, l'Assemblée vouloit en exterminer les propriétaires.

Mr. Barnave démontra que les ordres religieux étoient inutiles à la société, parcequ'ils en étoient independants; qu'ils étoient pernicious parce qu'ils ne remplissent pas les devoirs sociaux; qu'ils avilissoient la religion dont ils faisoient profession d'être les défenseurs, parce qu'ils ne font que contribuer à augmenter le nombre de ceux qui la scandalisent; et que n'étant point sujets

the maxims of society. they could not render themselves useful in the career of National Education. He concluded a speech fraught with the soundest wisdom, with declaring, that all religious orders should be immediately suppressed.

The Bishop of Nancy defended the cause of the Monks. He insisted that such a Decree as was proposed would violate at once Religion, Morality, and good policy. He adduced passages from the Philosophical Works of the late King of Prussia which tended to prove, that the effectual way to destroy religion, was to suppress the cloisters, and to sequester the possessions of the Church; and that opening the doors to the religious shut up in monasteries, was only to deliver them up to the impetuosity of their passions, which would prove the more violent in proportion to the length of time they had been oppressed.

M. L'Abbé de Fare endeavoured to shew by ingenious calculations that in resuming the possessions of the Religious Orders, sixteen millions must be supplied to subsist them. He reproached the Assembly with the impetuosity of its Decrees and the crude incoherency of its Proceedings—and concluded this compliment by an attempt to turn the debate to the consideration of the Finances, and to postpone pronouncing on the fate of the Monks until they had taken the opinion of the Provinces.

That no imputation might lie against the proceedings on this important subject, it was agreed to postpone its further consideration till the next day.

SUNDAY, February 14.

The Assembly finally came to the resolution this day of dissolving the Monastic houses. The Decree was as follows:

"The National Assembly Decree, as a Constitutional Article, that the law will no longer recognize the solemn Monastic vows of persons of either sex. They declare, in consequence, that the regular orders and congregations, in which such vows are taken, are, and shall henceforth remain, suppressed, and under no pretence shall be capable of re-establishment in France for the future.

"All the individuals of either sex, now living in the Cloisters, may depart therefrom by making the declaration to the Municipality of the place; there shall be provided, immediately on their quitting the place, an adequate pension; and in like manner houses shall be provided for the reception of those who may not be disposed to profit from the present Decree. They moreover declare, that no change shall for the present take place in regard to houses charged with the public education, nor to houses of charity.

"The female religious may remain in the houses where they are at this time, as the National Assembly except them expressly from the Decree which obliges the religious to unite several houses into one."

HOUSE OF COMMONS.

Political Difference and altercation on French Politics between Messrs. Burke and Sheridan.

IN the Debate on the Army Estimates, (Feb. 9.) Mr. Fox, among other things, happened to remark, "that a change as sudden as unexpected had taken place in the affairs of France, in which some exulted, of which he was one."

Mr. BURKE then rose, and considered the establishment proposed as unnecessarily high. He condemned the confidence given to Ministers for an increase of the army, when no country could be pointed out in the map of the world from which we had to apprehend danger:—He had carefully looked over one, and could see danger from no quarter; we observed a chasm, an immense gap, that was once filled up with a power from whom we might have expected some danger, by a power that was once called France, but which was now sunk, gone, and lost in anarchy.—He could not avoid noticing and differing with the principles laid down as professed by his friend (Mr. Fox).—So far from agreeing with the examples of France as fit for imitation, he reproached them as extremely pernicious, and more dangerous than all her hostility.—In the reign of the XIVth. Louis they set an example of splendid despotism—in that of the XVth. Louis they have set an example more dangerous; they have shown the way to innovation and deductive speculation; they have set an example by the establishment of a bloody, a ferocious, and tyrannical democracy; they have destroyed in the space of two short months more than ages will restore; they have madly pulled down their monarchy—destroyed their church—annihilated their laws—ruined the discipline of their army—destroyed their commerce; and, by the exertions of a desperate democracy, formed of desperate men, established in the place of order, anarchy and confusion: They had an army without a head, accountable to no one, making their own will their law, to which the National Assembly was forced to submit—and yet this Revolution, this army, was compared to the British Revolution; it was a comparison, however, that was false. The Revolution in England was against a man who attempted to make himself absolute; the Revolution in France was against a King who was taking the first steps to make his people free; the Revolution in England was not carried on for the subversion of the Constitution, but for its maintenance—all order, and all the ties of Civil Government were not destroyed, but strengthened—and England held her head up prouder on the event than she had ever done before. England, by her Revolution, maintained her natural aristocracy, as well as the aristocracy of the people: France, in her Revolution, has destroyed her aristocracy, and has involved herself in deep ruin. He could not say what they had done; they had by their Revolution, destroyed every tie of society and Civil Government. They had separated the people from their King—tenants from their landlords—servants from their masters—they had done a deed without a name.

The Right Hon. Gentleman then entered more fully into the benefits derived from our Constitution, as established at the Revolution; of its superiority over all others; of its well-mixed powers; of the advantage of the aristocracy, without which true liberty could not be maintained; and contrasted the whole with the miserable government attempted by the French. He declared himself to be an enemy to all absolute power, whether in a Monarch, in an Aristocracy, or Democracy; and concluded by saying, that he would with his last breath, and with the last drop of blood, if necessary, withstand the following such horrid examples as the French have set, of wild and desperate innovation, and would endeavour to transmit to posterity, as pure as he found it, the happy and blessed Constitution of this flourishing and prosperous empire.

Mr. SHERIDAN, in strong terms, condemned the speech of the Right Hon. Gentleman, (Mr. Burke) as disgraceful to an Englishman, as supporting despotism, and libelling men who were virtuously engaged to obtain the rights of men. He considered the Revolution in France to be equally brilliant with our own, and hoped the French might be crowned with success.

Mr. BURKE rose with much warmth to reply to the Hon. Gentleman. He had for some time apprehended that the affairs of France would be productive of a separation of men; in that House who had frequently acted together; he had not, however, expected that upon a separation being about to take place between him and that Hon. Gentleman, whom he used to call his Hon. Friends, that he would have treated him so harshly, so unjustly, and so unbecomingly as he had done, in imputing to him a conduct of which he had never been guilty.—He was no supporter of despotism, but a firm defender of a well-mixed monarchy. He was no libeller of freedom, or any other class of men, but he reproached, as he always would do, the conduct of ferocious, bloody, and desperate democracy.—He knew there were persons in this country who would be happy to promote innovation, and cautioned the House against them. He entreated them to be careful, and to maintain, as sacred, the ground of the Constitution. The Hon. Gentleman (Mr. Sheridan) might have spared his epithets; his politics were quite sufficient; and he declared from that moment that Hon. Gentleman and himself were totally separated for ever.—The Hon. Gentleman might possibly find in time, that he had not done wisely in making a sacrifice of a friend for what he knew to be his motives, the obtaining a little petty momentary popularity, and the mean applause of his Clubs.

DEATH OF THE EMPEROR OF GERMANY.

On Saturday the 20th. of February, 1790, at Vienna, died, His Imperial Majesty JOSEPH II. in the 49th. year of his age, in the 26th. year of his reign as Emperor of the Romans; and the 10th. as King of Hungary and Bohemia. He was twice married, but leaving no issue.

He is succeeded in the Hereditary Dominions of the House of Austria by his Brother Peter Leopold Joseph, Grand Duke of Tuscany, he set out from Florence for Vienna on the 1st. of March.

aux maximes de la société, ils ne pouvoient se rendre utiles dans l'éducation nationale. Il conclut ce sage discours en disant que tous les ordres religieux devoient être supprimés.

L'Evêque de Nancy défendit la cause des moines, Il insista que le décret que l'on proposoit étoit en même tems contraire à la religion, à la morale, et à la saine politique. Il adduisit à plusieurs passages des ouvrages philosophiques du défunt Roi de Prusse, qui tendoient à prouver que le moyen efficace de détruire la religion étoit de supprimer les cloîtres et de séquestrer les possessions de l'église, et qu'ouvrir les portes aux religieux enfermés dans les monastères, n'étoit autre chose que les livrer à l'impétuosité de leurs passions, dont la violence seroit proportionnée à la longueur du tems qu'elles auroient été retenues.

M. l'Abbé de Fare fit tous ses efforts pour montrer par des calculs ingénieux, qu'en rendant à la nation les biens dont les ordres religieux l'avoient dépouillé, il faudroit approprier seize millions pour leur subsistance. Il reprocha à l'Assemblée l'impétuosité de ses décrets, et l'incohérence de ses procédés.—Il finit son compliment en tâchant de détourner les débats sur la considération des finances, et de différer à prononcer sur le sort de la monnaie jusqu'à ce qu'on eut pris l'opinion des provinces.

Afin que l'on ne put rien imputer contre les procédés sur cet important sujet, on convint de différer au lendemain une plus ample considération.

DIMANCHE, LE 14 FEVRIER.

L'Assemblée prit enfin ce jour la sage résolution de dissoudre les monastères. Le décret est conçu en ces termes.

"L'Assemblée Nationale décrète, comme un article constitutionnel, que la loi n'aura plus d'égard aux vœux monastiques solennels des gens de l'un ou l'autre sexe. Elle déclare, en conséquence, que les ordres et congrégations régulières, dans lesquels ces vœux se font, sont et demeureront désormais supprimés, et ne pourront, sous aucun prétexte quelconque, se rétablir en France à l'avenir.

"Tous les individus de l'un et l'autre sexe, qui demeurent dans les cloîtres, en peuvent sortir en faisant leur déclaration à la municipalité du lieu; on pourvoira immédiatement lors de leur sortie à une pension convenable; et pareillement on pourvoira des maisons pour recevoir ceux qui ne seront pas disposés à profiter du présent décret. L'Assemblée déclare de plus, que nul changement n'a lieu relativement aux maisons chargées de l'éducation publique, et aux maisons de charité.

Les religieuses peuvent rester dans leurs maisons où elles sont maintenant, attendu que l'Assemblée Nationale les excepte expressément du décret, qui oblige les religieux de plusieurs maisons de s'unir en une.

CHAMBRE DES COMMUNES,

Différend et altercation politiques sur la Révolution de France, entre Mr. Burke et Mr. Sheridan

DANS le débat sur le calcul relatif à l'armée, (le 9 de Février) Mr. Fox, entr'autres choses, remarqua, qu'il étoit arrivé dans les affaires de France un changement aussi subit qu'inattendu, dont quelques-uns se réjouissoient, et lui-même entr'autres.

Mr. BURKE se leva, et dit qu'il regardoit l'établissement proposé comme inécessairement rendu important. Il blâma la confiance donnée aux Ministres pour une augmentation de l'armée, dans un tems où l'on avoit aucun danger à appréhender de la part d'aucune puissance du monde. Qu'il avoit soigneusement examiné la carte, et ne voyoit nul danger à craindre d'au une partie du globe; qu'il avoit observé un vuide immense occupé ci-devant par une puissance qui auroit pu nous faire craindre quelque danger, par une puissance nommée ci-devant la France, qui étoit aujourd'hui abbatue, et accablée sous l'anarchie. Il dit qu'il ne pouvoit s'empêcher d'observer et de différer de principes déduits comme professés par son ami (Mr. Fox). Que loin de convenir que les exemples de la France fussent propres à être imités, il les regardoit comme extrêmement pernicieux, et plus dangereux que toutes ses hostilités. Sous le règne de Louis XIV. la France donna un exemple de despotisme splendide.—Sous celui de Louis XVI elle en donna un plus dangereux. Elle a montré le chemin aux innovations et à une spéculation destructrice. Elle a donné l'exemple par l'établissement d'une démocratie sanguinaire, féroce et tyrannique. Les Français ont détruit dans le court espace de deux mois plus que des siècles ne rétablissent.—Ils ont solennellement renversé leur monarchie—détruit leur église—anéanti leurs loix—ruiné la discipline de leur armée—détruit leur commerce—et par les efforts d'une démocratie désespérée, formée des gens désespérés, ils ont établi l'anarchie et la confusion à la place du bon ordre: Mr. Burke ajouta que les Français avoient une armée sans chef, qui n'étoit comptable à personne, faisant de sa volonté la loi, à laquelle l'Assemblée Nationale étoit obligée de se soumettre—que néanmoins cette révolution, cette armée étoit comparée à la révolution de la Grande Bretagne. Que cette comparaison étoit fautive. Que la Révolution en Angleterre avoit été contre un homme qui vouloit se rendre absolu, que celle de France, au contraire étoit contre un Roi qui prenoit les premières mesures pour rendre son peuple libre. Que la révolution d'Angleterre n'avoit pas pour but le renversement de la constitution, mais de la maintenir. Que tout l'ordre, et les liens du Gouvernement n'avoient point été détruits, mais fortifiés—et que l'Angleterre, après cet événement, avoit levé la tête plus glorieuse qu'auparavant. Que l'Angleterre avoit par sa révolution, maintenu son aristocratie naturelle, ainsi que l'aristocratie du peuple: que la France, au contraire, avoit détruit son aristocratie, et s'étoit enfoncée dans une ruine totale. Qu'il ne pouvoit enfin dire ce que la France avoit fait, qu'elle avoit par cette révolution, détruit tous les usages de la société et du Gouvernement civil. Qu'elle avoit séparé le peuple du Roi—les tenants de ses Seigneurs, les serviteurs de leurs maîtres, qu'elle avoit fait un ouvrage sans nom.

Mr. BURKE dit ensuite plus amplement les avantages dérivés de notre constitution, telle qu'elle a été établie par la révolution, sa supériorité sur toutes les autres; ses pouvoirs bien tempérés; l'avantage de l'aristocratie, sans laquelle la véritable liberté ne pourroit être maintenue; et contrasta le tout avec le misérable Gouvernement que les Français entreprennent d'établir. déclara qu'il étoit ennemi de toute puissance absolue, soit dans une monarchie, une aristocratie ou démocratie, et conclut en disant qu'il s'opposeroit s'il étoit nécessaire jusqu'à son dernier soupir, et la dernière goutte de son sang, à suivre des exemples aussi horribles que ceux que les Français ont donnés d'une innovation féroce et désespérée, et qu'il tâcheroit de transmettre à la postérité aussi pure qu'il l'avoit trouvée, l'heureuse constitution de cet Empire florissant et prospère.

Mr. SHERIDAN condamna en termes forts et énergiques le discours de Mr. Burke, comme indigne d'un Anglois, comme soutenant le despotisme, comme calomniant des hommes engagés dans de vertueux efforts pour obtenir les droits des hommes. Il considéra la révolution de France comme aussi brillante que la notre, et souhaita que les efforts des Français fussent couronnés de succès.

Mr. BURKE se leva avec chaleur pour répondre à Mr. Sheridan. Il dit qu'il avoit craint depuis quelque tems que les affaires de la France ne contribuassent à séparer plusieurs membres de cette chambre, qui avoient souvent agi de concert; que cependant il ne s'étoit jamais attendu que sur le point d'une séparation entre lui et cet Honorable Gentilhomme qu'il avoit coutume d'appeler son honorable ami, il en auroit été traité si durement, si injustement, et si grossièrement, en lui imputant une conduite dont il n'avoit jamais été coupable. Il ajouta qu'il ne soutenoit pas le despotisme, au contraire qu'il étoit un ferme défenseur d'un monarchie bien constituée; qu'il n'entendoit pas calomnier des hommes libres, ni aucune autre classe d'hommes, mais qu'il reprochoit, et reprocheroit toujours la conduite des démocraties féroces, sanguinaires et désespérées; qu'il savoit qu'il y avoit dans la Grande Bretagne des gens qui souhaitoient promouvoir les innovations, et qu'il avertissoit la Chambre d'être sur ses gardes contre eux. Il la supplia d'être circonspecte, et de maintenir comme sacrés le fondemens de la constitution; que Mr. Sheridan auroit pu épargner ses épithètes; que sa politique étoit tout-à-fait suffisante; et il déclara que dès ce moment l'Hon. Gentil. et lui étoient séparés pour toujours. L'Hon. Gentil., continua-t-il, pourra s'apercevoir par la suite qu'il n'a pas agi prudemment en se faisant un ami à ce qu'il savoit être ses motifs, une chétive popularité momentanée, et le vic appauvrissement de ses Clubs.

Décedé de l'Empereur d'Allemagne.

Samedi le 20 de Février dernier, 1790, mourut à Vienne, sa Majesté Impériale JOSEPH II. dans la 49me. année de son âge, la 26me. de son règne comme Empereur des Romains, et la 10me. comme Roi de Hongrie, et de Bohême. Il fut marié deux fois, mais n'a pas eu d'enfant.

Son frère Pierre Leopold Joseph Grand Duc de Toscane, lui a succédé dans ses Etats Hérititaires de la Maison d'Autriche.

February 23. The Marquis of Graham moved that the 28th. of Geo. III. be now read—The Clerk accordingly read the said Act. The House then resolved itself into a Committee, to take the said act into consideration; the purport of the Committee was to enlarge the power of the Governor General of Canada, with respect to importation from America.—Ordered to be reported next day, which was done accordingly, and leave given to bring in a bill to amend an Act passed for the Exportation and Importation of Rum and other Articles, between America and the West-Indies.

QUEBEC, May 13.

TO THE RIGHT REVEREND BISHOP OF QUEBEC

RIGHT REVEREND SIR,

SINCE the conquest of this Province, more than thirty years of peace and unanimity which have subsisted between the Clergy and the inhabitants in the free exercise of our Religion, must have convinced your Reverence and your worthy Predecessors how firmly we are attached thereto: It is pleasing for us to remark, that among upwards of one hundred thousand souls of the same profession, none have hitherto undertaken to print and publish such personal reflections and murmurs as are contained in the Bishop of Capra's letter of the 22d. of April last; we are nevertheless inclined to think that had he conceived the publication thereof in the Quebec Gazette, N^o. 1290, to have had a tendency of insinuating the seeds of division into so happy and uninterrupted a harmony, he would have suppressed it.

However, we beg leave to assure your Reverence, that none of us or any other Citizens, to our knowledge, have authorized the Bishop of Capra to utter those reflections and murmurs attributed to them in his letter, and we think ourselves indispensably bound to publish our disavowal thereof.

We applaud the liberty of thinking and publishing for the general good, when necessity requires it, accompanied with decency and subordination, and when it tends directly to the inestimable blessing of a free Constitution; but there are cases where that liberty becomes dangerous, in so far as it spreads private opinions, which may be adopted by certain system as the general result of the public approbation.

We humbly beseech your Reverence to accept of this our disavowal of the part we appear to have taken by the publication of that letter, we hope in future, to hear of no such murmurs, we even flatter ourselves, that the Bishop of Capra is himself persuaded of the real difference that we make between the crozier and the shepherd's crook. And we repeat with him, that the Citizens look on your Reverence as one of the most worthy Pastors of Canada.

We have the Honor to be with profound respect,

RIGHT REVEREND SIR,

Your most humble and obedient Servants,

[For the signatures, see the French.]

ARRIVALS.

Ship Eweretta, George Featonby, in 40 days from London.—Passengers, Capt. Mackintosh, and Ensign Codd of the 60th. Regt. Ensign Broadhead of the 24th. ditto; John Craigie, Esq; Mr. Simon Fraser, jun. Mr. Andrew Gill, and Mr. Thomas Dickson.
 Brig Dispatch, James Kempthorn, in 40 days from Bristol.
 Brig Canada, David Harvie, in 46 days from Greenock.—Passengers, Captains Hope and Wharton, of the 26th. Regt. Mr. John Russel, of Montreal, Merchant, and his Lady.—and Mr. Thos. Blackwood.
 Brig Concord, Thomas de St. Croix, in 41 days from Jersey.
 Ship Integrity, John Gibson, in 42 days from London.—Passengers, Miss Bernie, and Miss Clements; Mr. Wm. Badgely, and Mr. John Culbertson.
 Brig Nancy, Wm. Cochran, in 41 days from Greenock.—Passengers, Mr. & Mrs. Simpson, and Mr. Ourns.
 Brig Polly, James Burou, in 45 days from Bristol.
 Brig Resolution, John Dolbel, in 41 days from Bristol.



FOR GREENOCK, to touch at CORK.

THE Brig NANCY, Wm. Cochrane, Master.

To sail on or before the 23d. instant.

FOR Freight or Passage apply to the Captain on board at

Mr. Irwin's wharf, or at Messrs. FRASER & YOUNG'S.

QUEBEC, 12th. May 1790.

JOHN PAINTER,
HAS JUST IMPORTED FROM BRISTOL,
The following Articles,

WHICH HE WILL SELL CHEAP FOR READY MONEY ONLY.

JAMAICA Spirits, Leeward Island Rum, Prime Port Wine, Claret and other French Wines, Bath Porter & Bristol Beer in casks & bottles, Vinegar of the best quality in small kegs, Choice M ^e Pork and Hogs Lard, Cheshire & Glosster Cheese of the best quality, Irish Butter in firkins, Castile Soap,	Spermaceti and Tallow Candles, Pitch, Tar, Rosin, and Turpentine. Loaf Sugar of various qualities, Hyson, Green, and Souchong Teas, Coffee and Chocolate, Raisins in boxes and barrels, Turkey Figs, French Plumbs and Almonds, Florence Oil, Window Glafs, Glafs and Earthen Ware, Irish Linens, Shoes, Hatts, &c. &c. &c.
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

QUEBEC COFFEE-HOUSE.

THE Subscriber respectfully informs his Friends, Commanders of vessels, travelling Gentlemen, and the Public, that he has opened THE QUEBEC COFFEE-HOUSE, (N^o. 7, Market-place, Lower-town) which he has commodiously fitted for the accommodation of Gentlemen, where they may depend on good Lodgings, Breakfasts, Dinners, Tea, &c. and the very best of Wines and other Liquors. He hopes that his exertions to give general satisfaction will meet with the approbation of the Public, which he will studiously endeavour to deserve.

QUEBEC, 1st. May, 1790.

ALEXR. CAIRNS.

N. B. An Ordinary every Day at 3 o'Clock.

TOUS ceux qui ont quelque prétentions sur la Masse de feu Sieur François Carron, Marchand, de son vivant paroisse de Ste. Anne, côte du Sud, d'envoyer leur compte au soussigné le ou avant le premier Juillet prochain, faute par eux seront déçus de leurs demandes: Et tous ceux qui doivent à la dite masse seront obligés de payer au dit soussigné.

A Ste. Anne 10 Mai, 1790.

L. CAZES, Notaire.

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE QUEBEC.

MONSIEUR,

PLUS de trente années d'union et de tranquillité depuis la conquête de cette Province, parmi le Clergé et les Habitants dans le libre exercice de notre Religion, ont dû convaincre Votre Grandeur et ses dignes Prédecesseurs combien nous y sommes attachés: Il est flatteur pour nous de pouvoir remarquer que de cent mille âmes et plus qui la professent, personne n'avoit jusqu'à présent entrepris d'imprimer et de publier des réflexions personnelles et des murmures tels que ceux contenus dans la lettre de l'Evêque de Capse, du 22 Avril dernier; néanmoins nous sommes encore enclins à penser que, s'il eut prévu que l'impression qu'il en a fait faire dans la Gazette de Québec, N^o. 1290 eut pu tendre à quelques semences de division contre une si heureuse et constante harmonie, il ne l'auroit pas fait.

Quoi qu'il en soit, Votre Grandeur voudra bien nous permettre de l'assurer qu'aucun de nous et des citoyens à notre connoissance, n'a autorisé l'Evêque de Capse de faire les réflexions et les murmures que sa lettre leur attribue, et nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'en publier notre désaveu.

Nous louons la liberté de penser et de se faire imprimer pour le bien général, lorsque la nécessité, la décence et la subordination l'accompagnent, et qu'elle tend directement aux avantages inestimables d'une constitution libre; mais il est des circonstances où cette liberté devient dangereuse, en ce qu'elle répand des opinions privées, que certains systèmes peuvent adopter comme des approbations publiques et générales.

Nous supplions humblement Votre Grandeur d'agréer le désaveu que nous faisons de la part que la publication de cette lettre a paru nous faire prendre; nous espérons qu'il ne sera plus question de pareils murmures; nous nous flattons même que l'Evêque de Capse est persuadé de la différence réelle que nous mettons entre la croisse et la houlette, et nous disons avec lui: Les citoyens regardent votre Grandeur comme un des plus dignes Pasteurs du Canada.

Nous avons l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,

De Votre Grandeur,

Les très humbles et très obéissants serviteurs,

Québec, 5 May, 1790.

G. Taschereau, Berthelot Dartigny, Dufau, F. Lajus, Ch. Pinguet, J. Masse, Ls. Germain, Joseph Duval, Berthelot, M. Poncet, Charles Deblois, Fr. Meurs, Mességué, Fs. Fillion, Ch. Derome, Joseph Drapeau, Aug. Trudel, Louis Robitaille, Charles Couture,	Pierre Bruneau fils, E. Lagueu, Alexis Charlan, Pierre Poulain, fils. R. Kimber, Crette, Languedoc, F. Dumergue, Alexis Monjon, Jean Amiot, A. Panet, L. Deschenaux, fils, Perrault, l'ainé, Louis Perrault, B. Faribault, Louis Fremont, Et. Hianveu, J. Lemoine, Serindac,	F. Renvoyé, An. Parent, F. Duval, Borne, Lapparre, Frs. Fortier, Etienne Gauvrau, Pierre Bruneau, pere, Capt. Frs. Boucher, Pierre Boucher, Louis Boucher. Ls. Bourdages, Delestre dit Beaujour. Ls. A. Séguin. Martineau, François Langlois. Fr. X. Bellecour, Jacques Leblond, Ig. Robitaille.
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



POUR GREENOCK, et doit toucher à CORK.

Le Brigantin NANCY, Maitre Wm. Cochrane,

Partira le 23 du présent.

POUR Frêt ou Passage on s'adressera au dit Capitaine à son bord au quai de Mr. Irwin, ou chez Messieurs Fraser & Young.

QUEBEC, 12 Mai 1790.

IMPORTE'S TOUT-RECEMMENT DE BRISTOL PAR
JOHN PAINTER,

Et à Vendre à Bon Marché pour Comptant.—SAVOIR,

DU Rum de la Jamaïque et des Isles sous le vent, Du Vin de Porte de la premiere qualité, Du Vin de Bourdeaux et autres vins de France, Bière de Bath et de Bristol en futailles et bouteilles.—Vinaigre de la meilleure qualité en petits barrils, Lard de ménage et Sinox de choix, Fromage de la meilleure qualité, Beurre d'Irlande en barrils, Savon de Castille,	Chandelle de spermaceti et de suif, Poix, Résine, Godron et Térébentine, Sucre en pains de diverses qualités, Thé, Hyson, Verd et Souchong, Caffé et Chocolat, Raisins en caisses et en barrils, Figues de Turquie, Prunes Françaises et Amandes, Huile de Florence, Vittres, Verrerie et Terreries, Toiles d'Irlande, Souliers, Chapeaux, &c. &c. &c.
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

ARRIVE'S TOUT-RECEMMENT, ET A VENDRE PAR
JOHN WALTER,

AUX TERMES LES PLUS RAISONNABLES.

DU Rum de la Jamaïque et des Isles sous le vent, Du Vin de Bourdeaux de la premiere qualité en barriques.—Du Vin de Madère et de Ténériffe en pipes barriques et quarts, De la Bière fraîche en barriques et bouteilles, Du Vinaigre de Vin Blanc en quarts, Du Lard d'Irlande pour les ménages, Du Cordage de diverses grosseurs, Quelques barrils de Godron, Du Sinox clarifié en barrils de diverses gran-	deurs, Des Thés de divers espèces, Quelques tierçons de Riz de la Caroline, Du Tabac en manques, De la Chandelle mouillée et du Savon, Des Cloux à couvrir, à plancher et à bardeaux, Du Sel de Liverpool, Des Souliers d'hommes, de femmes et d'enfants de diverses qualités, Des Vittres, Du Plomb à tirer, Des Pipes, Quelques caisses de Citrons en très bon état, Et une variété d'autres articles.
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

ALEXR. WALLACE, Faiseur de Bottes et Cordonier,

FAIT ses respectueux remerciemens au Public de l'encouragement qu'il a reçu de ses amis et du Public en général. Il demeure actuellement sur la rue Notre Dame, N^o 3 près du marché de la Basse Ville de Québec, où il exerce la susdite profession dans ses différentes branches. Il exécutera ponctuellement tous les ordres dont il sera favorisé, avec soin, attention et ponctualité, de manière à mériter la continuation de l'encouragement qu'il a déjà reçu.

N. B. Il continue de travailler à bon marché, et fournit des matériaux excellents.